

XI

UNE GUÉRISON EN PASSANT

Sans plus tarder on fit les préparatifs de la levée du camp.

Naturellement, un imperceptible sentiment de regret se mêlait à ce changement de décors, attendu qu'il allait falloir quitter un palais où l'on était si bien, pour recommencer la vie errante de voyageur; mais les explorateurs n'étaient pas de ceux qui bronchaient devant la lourdeur de la tâche.

Là-bas, des frères se trouvaient en peine, en danger de mort peut-être. Il fallait les sauver ou tout au moins essayer de le faire.

Aucune hésitation n'était possible, à moins de commettre une lâcheté.

Celui qui fut étonné le plus de la brusque décision des explorateurs, fut le monarque de Kimpoko.

Avec leurs vues étroites, ces roitelets africains ne sauraient concevoir ce qu'est le mot noblesse de cœur ou grandeur d'âme. Leur vie, leur horizon, leur tout s'appelle jouissance matérielle et égoïsme.

Hors de ces principes, point de salut pour eux.

Il s'efforça même de détourner de leur projet ses nouveaux amis, et, à l'appui de sa thèse, il avança la raison que, fort probablement, les Européens qui se trouvaient au Kassai s'étaient en ce moment, par leurs propres forces, tirés de ce mauvais pas.

Sir William se sentit venir la colère au front, et si de Sambry ne l'eût pas retenu, il aurait probablement souffleté le moricaud, qui s'avisait de parler de la sorte.

— Laissez-le dire; fit le chef blanc, et agissons.

— C'est, en réalité, ce qu'il nous reste de mieux à faire, riposta l'Anglais, car je m'aperçois que ce brave homme ne vaut guère mieux que ses confrères.

— C'est pourquoi, ne perdons pas de temps.

Et l'on s'en tint à cela.

— Demain, à l'aurore, nous sonnerons le départ, conclut de Sambry.

Pendant toute la journée qui suivit on s'occupa activement de rassembler les membres servants de l'expédition, d'emballer les marchandises, d'organiser la caravane et de régler les derniers détails de la nouvelle étape.

On fit ses adieux au roi de Kimpoko, et lorsque la nuit eut fui et que le soleil dardait ses premiers rayons, on quitta le village où l'on avait vécu si heureux pendant quelques jours.

De Sambry, comme de coutume, tenait la tête de la troupe, flanqué de Mwama qui servait un peu d'éclaireur.

L'énergie se lisait sur tous les visages, et l'attente d'une bonne œuvre qu'on allait accomplir donnait à chacun une force nouvelle.

Lorsque midi eut marqué son passage au grand cadran de la nature, le village de Kimpoko se trouvait déjà loin derrière les explorateurs.



LA PAUVRE FEMME PILAIT DU MANIOC. (P. 115.)

Les parages que l'on parcourait présentaient, du reste, une énorme facilité, en ce sens que d'immenses forêts les remplissaient, couvrant de l'ombre de leurs arbres luxuriants les voyageurs.

Partout la végétation répandait une profusion de fleurs et de fruits dont les exhalaisons embaumaient l'espace et faisaient songer aux Edens les plus enviabiles.

Les herbages étaient d'une taille extraordinaire et grouillaient d'insectes multicolores ainsi que de papillons magnifiques. Les fauves étaient rares, mais les oiseaux se montraient en troupes serrées, voltigeant de branche en branche ou fendant les airs de toute la rapidité de leurs ailes.

Sur la contrée planait une tranquillité religieuse, interrompue seulement par les chants variés et infinis des hôtes des bois, qui égayaient leurs nids par des refrains entraînants.

Les explorateurs sillonnaient d'un pas alerte ce fouillis de splendeurs, respirant à pleins poumons la fraîcheur de ces ombres et l'enivrement de ces mille et une senteurs.

Une seule crainte les talonnait pourtant : la possibilité de se heurter contre les gens de Calao.

— Ils doivent assurément encore rôder dans le voisinage, fit le chef.

— Qu'ils viennent ! s'écria sir William avec emphase.

— Je préfère, moi, qu'ils ne viennent pas.

— Bon ! Voilà que vous gagnez peur.

De Sambry éclata d'un gros rire.

— Peur ! fit-il. Enfant que vous êtes.

— Qu'est-ce alors ?

— Tout bonnement de la prévoyance ; rien de plus. Avant de désirer encore une altercation avec les négriers, nous avons autre chose, bien plus pressante, à faire, c'est-à-dire, nous porter au secours de nos malheureux compatriotes.

— Cela va de soi. Aussi je ne le conteste pas ; mais j'entends simplement que si Calao venait à se trouver sur notre route, il pourrait lui en cuire.

— Bah ! Il a eu une bonne leçon qui le fera réfléchir.

— Il y reviendra, maître, interrompit Mwama.

— Crois-tu ?

— J'en suis sûr.

— Dans tous les cas, ce ne sera pas de si tôt.

— Plus tôt que vous ne le pensez.

Un éclair de haine illumina les yeux du chef.

— Eh bien, nous l'attendons ! fit-il.

— Voyez-vous, jubila sir William ; maintenant vous parlez comme moi.

— Parce qu'il le faut bien.

— Donc, j'avais raison ?

— Soit. Et moi je n'avais pas tort.

— Ce qui nous met d'accord entièrement.

Tout en conversant de la sorte, on fit bonne route, sans toutefois négliger de tenir un œil ouvert, pour le cas où les affiliés de Calao pourraient manifester le désir de se montrer.

Mais la journée se passa sans aucun incident, sans même que l'on eût rencontré âme qui vive.

Cependant vers le soir, Fox, qui trottinait de droite et de gauche, donna des signes d'alerte et se prit à aboyer furieusement.

— Les négriers ! exclama sir William, non sans effroi.

De Sambry, d'un geste, calma l'appréhension excessive de son compagnon.

— Voyons d'abord, dit-il.

Puis il appela le chien.

Mais celui-ci se remua de plus belle.

— Vas donc voir ce que c'est, ordonna de Sambry à Mwama.

— Je l'ai déjà vu, répondit le nègre.

— Vraiment ?

— Oui, maître, une femme, là-bas.

— Une femme ? Quelle femme ?

— Une négresse, que j'aperçois à quelques centaines de mètres de nous.

— Diantre ! Tu as des yeux excellents ; je t'avoue que je n'y vois goutte.

— Je vous crois, maître. Dans quelques minutes vous y verrez mieux.

Sir Darly, soudainement calmé, essaya de découvrir, à son tour, l'indigène signalée, mais n'y parvint pas plus que son camarade.

— A mon prochain voyage en Afrique j'apporterai une longue-vue, fit-il d'un air plein de sérieux.

— Au fait, c'eût été d'une grande utilité, riait de Sambry.

— Du moins en ce moment.

— Vous êtes donc si pressé de fixer cette négresse ?

— Peut-être.

— Je vous croyais plus indifférent.

— Une simple lubie.

— Comme il vous en prend assez souvent, du reste.

Bientôt on fut tout près de l'endroit désigné par Mwama, et Fox, enlevé par son instinct, s'élança vers la négresse signalée.

La pauvre femme, courbée péniblement et assise à genoux, pilait du manioc entre deux lourdes pierres, et s'approfondissait tellement dans son travail ardu qu'elle n'avait même pas remarqué la présence des explorateurs.

Les jappements de Fox, qui frôlait déjà ses jambes, la tirèrent de son apathie, et un cri de frayeur s'éleva de sa poitrine.

Puis elle voulut fuir, abandonnant manioc et matériel.

Mais soudain elle aperçut la caravane et les hommes blancs.

Alors son effroi se transforma en servilité, et d'un pas mal assuré, courbant la tête, elle s'en vint jusque devant le mulet de de Sambry, faire sa révérence.

Elle semblait toute confuse et toute humble, à tel point que le chef en eut pitié.

Il lui fit signe de la main de se redresser et lui demanda ce qu'elle faisait ainsi, seule, en ces lieux solitaires.

Elle répondit que son village était à deux pas ; qu'elle allait avoir terminé son labeur et qu'elle se proposait alors de rentrer dans son habitation.

Le chef saisit la balle au bond.

— Et que sont les tiens ? demanda-t-il.

— Amis des hommes blancs, répondit-elle.

— Veux-tu nous conduire auprès d'eux ?

— Volontiers, maître. Les hommes blancs sont nos frères.

— Pouvons-nous passer la nuit dans ton village ?

— Nous en serons heureux, maître.

— Moyennant hongo, n'est-ce pas ? ricana de Sambry.

— C'est la loi, maître.

— Et ton chef, où est-il ?

— Dans son tombé.

— Que fait-il ?

— Il est malade en ce moment. La tribu ennemie lui a jeté un sort. De Sambry eut une idée subite.

— Allons le voir, dit-il à ses amis ; et vous, Harris, tâchez de le guérir.

— Je veux bien, riposta celui-ci ; ce sera une cure, en passant.

— Et qui nous exemptera peut-être de l'impôt usuel.

— Sinon, je lui porterai ma consultation en compte.

— Le soir tombe, et, dans tous les cas, puisque nous devons camper, nous serons mieux à l'aise dans le village qu'en pleine campagne.

— Je le crois bien, ajouta sir Darly. Pour ma part, hâtons-nous, car je tombe de sommeil, et je vous avoue que rien ne me fatigue plus que de me trouver une journée entière sur le dos d'un âne.

— Preuve que le dos d'un âne est moins moelleux que les coussins d'un sofa.

— Il s'en faut de beaucoup, ma foi, soupira l'Anglais. Aussi je prendrai ma revanche quand je serai de retour en Angleterre.

— Nous ferons tous comme vous, mon cher, mais avant cela nous aurons de quoi nous morfondre.

De Sambry se tourna vers la négresse.

— Conduis-nous à ton village, dit-il.

Méthodiquement la femme ramassa ses graines et sa farine de manioc, chargea sur son épaule les deux lourdes pierres, et, un sourire d'orgueil aux lèvres, elle précéda les explorateurs vers le lieu demandé.

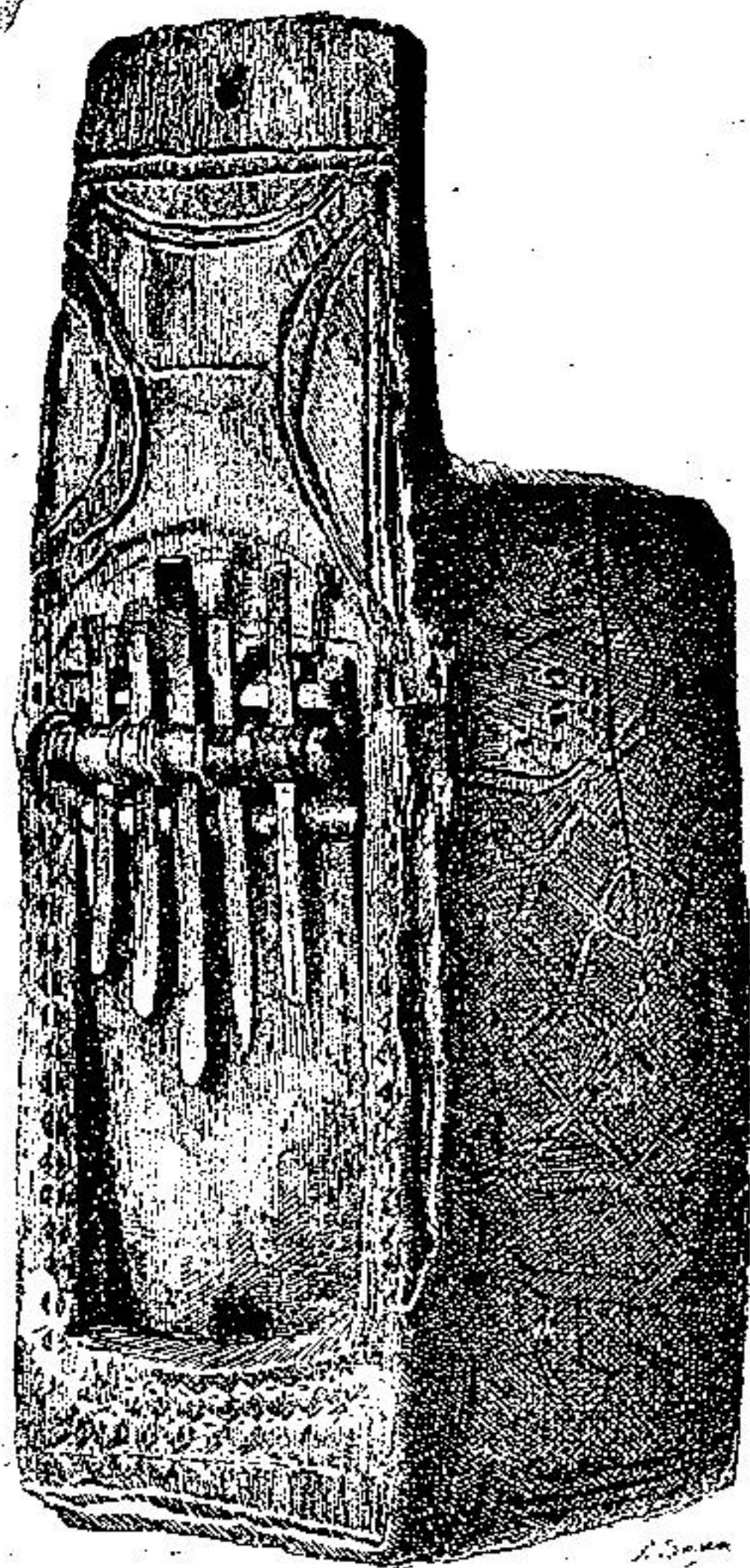
C'était une agglomération minuscule de huttes sales et basses, mal construites et croupies les unes contre les autres dans un désordre qui jurait avec les principes les plus élémentaires de l'architecture.

Une odeur infecte s'élevait du sein de ces masures et prouvait à satiété que la propreté était un leurre chez les habitants de ce bourg pourri.

Quelques indigènes mâles, indolents et paresseux, étaient étendus devant l'entrée des demeures rudimentaires ou s'amusait stupidement à fumer un tabac pestilentiel dans de grandes pipes en terre cuite.

D'autres encore passaient le temps à tirer des sons lamentables de leurs instruments de musique, sortes de caisses en bois ou en peau et sur lesquelles était appliquée une gamme fort incomplète, faite au moyen de morceaux d'acier d'inégale grandeur, retenus dans un engrenage plus ou moins rond. Ils torturaient ces morceaux d'acier, avec une force désespérante, au moyen des dix doigts à la fois, et ne parvenaient à faire de leurs évolutions musicales qu'un brouhaha où se perdrait l'oreille du meilleur musicien.

D'autres, enfin, s'occupaient à tresser ou plutôt à fabriquer des paniers,



fort habilement exécutés en jonc et d'une forme assez agréable.

A l'approche des explorateurs, tous ces gens cessèrent d'un coup leur travail ou leur paresse et se mirent à contempler les nouveaux venus, d'un regard où se lisait la curiosité.

Mais lorsqu'ils aperçurent auprès d'eux une femme de leur propre tribu, tous s'inclinèrent devant les Européens et leur ouvraient le passage, en manifestant ouvertement leur respect et leurs hommages.

Certains même allèrent jusqu'à venir embrasser les pieds des voyageurs.

Ceci mit sir William dans une joie délirante.

— Nous voici rois et seigneurs, dit-il.

— Rois d'un jour, riposta de Sambry.

— Ou d'une heure, ajouta Harris.

— C'est égal, nous le sommes.

Et, complaisamment, l'Anglais prêta ses pieds, longs d'une aune, aux attouchements des indigènes, qui, apparemment, visaient bien plus un présent quelconque qu'un regard de sympathie.

Ainsi escortés, les explorateurs firent leur entrée dans le village, et comme il se faisait tard, ils commençaient avant tout, à songer aux moyens de se procurer un gîte pour la nuit.

— Peux-tu nous conduire auprès de ton chef? demanda de Sambry à la conductrice nègre.

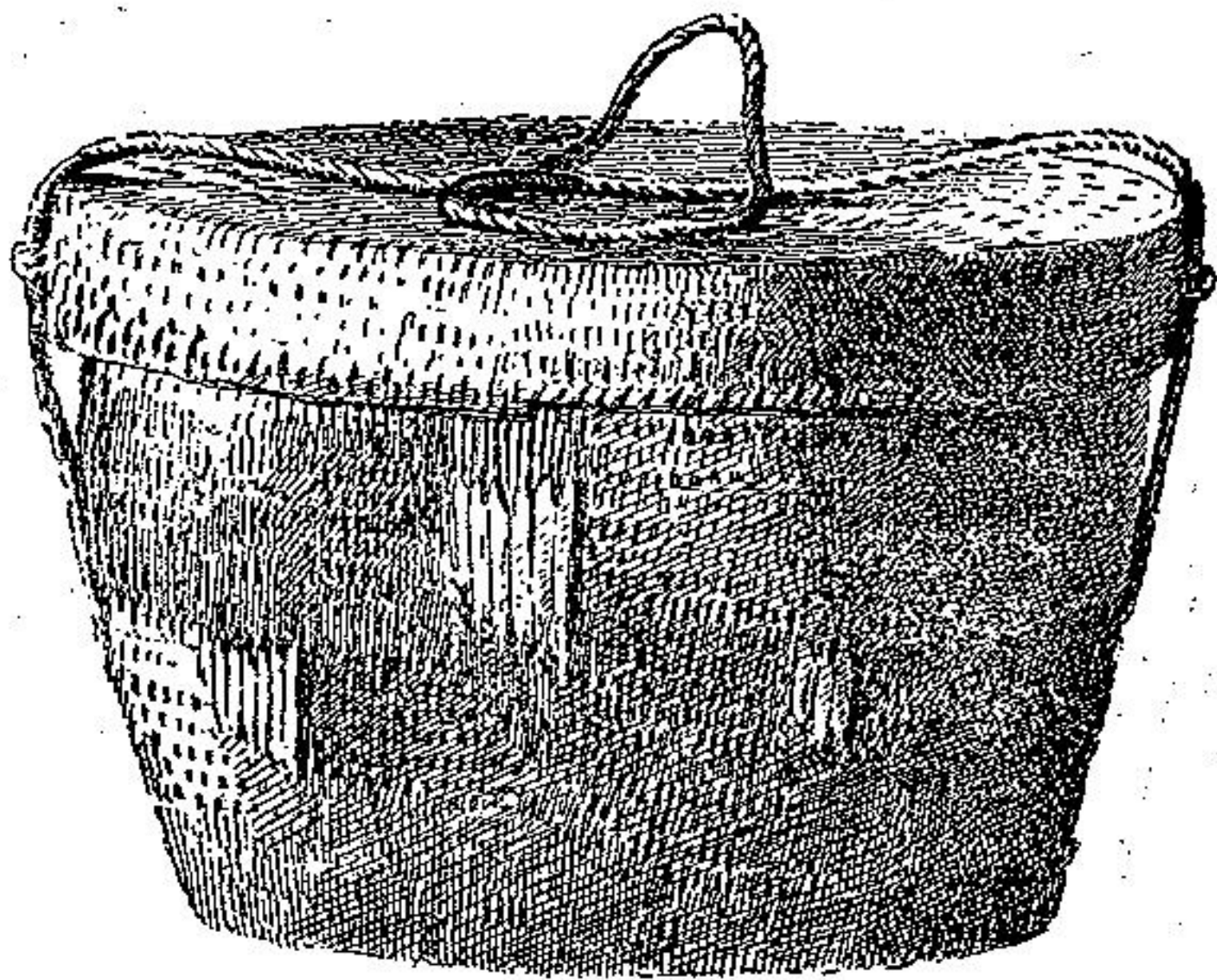
— J'ai dit que notre chef est malade, répondit-elle.

— Je le sais; mais si nous ne pouvons le voir, pourrais-tu lui demander ou lui faire demander s'il nous serait permis de séjourner en ces lieux jusqu'à demain?

— J'irai consulter le sorcier.

— Vas-y, mais dépêches-toi, car il nous tarde de prendre un peu de repos.

La femme indigène disparut du côté de la demeure royale et revint au bout d'un petit quart-d'heure.



— Le maître accorde aux hommes blancs l'hospitalité pour cette nuit, mais il désire les voir demain matin et leur causer, fit-elle.

— Pour leur extorquer des cadeaux, grommela sir William.

— Il en sera fait ainsi, répondit le chef; aussitôt le soleil levé nous serons dans la demeure royale, et puisque tu as dit que ton roi est malade, nous implorerons pour lui l'intervention de nos dieux et nous le guérirons.

Un éclair de tanatisme idolâtrique passa dans les yeux de la négresse et elle s'en alla, en souhaitant aux voyageurs bon repos et bonne nuit.

La troupe dressa à la hâte ses tentes dans un coin du village et l'on fit, ce soir-là, un sérieux appel aux connaissances et au zèle de Nkéré. Il semblait que chacun fût dévoré d'une faim de loup et, ardemment on attendit le souper.

Au bout de fort peu de temps on se trouvait à table et, après que les chefs eurent passé encore une heure à l'intérieur des habitations à savourer leur pipe ou leur cigarette, le hamac les reçut à bras ouverts.

Tranquillement et sans aucun éveil s'écoula la nuit, et, dès les premiers feux du matin, on fut sur pieds.

Le séjour de la caravane dans ce village y était un véritable événement, et pour cause; car, depuis bien longtemps, jamais peut-être, à part les troupes de négriers avec leurs esclaves, les indigènes n'avaient vu leur domaine visité par une légion aussi formidable.

C'est, qu'en effet, l'équipe des explorateurs pouvait compter et devait donner à réfléchir à tous ceux qu'elle rencontrait et qui auraient manifesté une velléité d'hostilité.

Tous parfaitement armés, reluisants de santé et de bien aise, disciplinés, les soldats ou plutôt les porteurs-soldats de de Sambry étaient assurément capables de tenir tête au plus audacieux ennemi.

Leur nombre seul était de nature à imposer la crainte ou le respect, et c'est ce qu'il avait fait auprès des nègres de ce village.

Donc le jour avait repris ses droits, et les explorateurs, retrempés par un excellent sommeil, se sentirent un courage nouveau.

Leurs mulets également avaient acquis des forces nouvelles et piaffaient impatiemment devant les tentes, comme s'ils voulaient engager leurs cavaliers à se mettre en selle le plus tôt possible.

Sir William, allant de l'un à l'autre, les caressait tour-à-tour, tandis que Fox gambadait allègrement autour de lui.

— Si nous partions ? demanda l'Anglais.

— Avant cela nous avons une petite promesse à remplir.

Darly paraissait ne pas comprendre, car il fit des yeux fortement étonnés.

— Une promesse ! exclama-t-il.

— Eh bien oui.

— Une promesse ! répéta l'Anglais.

— Mon ami, vous avez la mémoire bien courte.

— Ah ça, je ne me souviens de rien.

— Et le monarque malade, que nous avons promis de guérir ?

— Oh, celui-là n'a qu'à se guérir lui-même.

— A la bonne heure ! Voilà une parole tenue.

— Les lourdauds de nègres tiennent-ils la leur vis-à-vis de nous ?

— Ce n'est pas une raison.

— Nous avons autre chose, de plus pressé à faire. Vous même l'avez dit.

— Soit ; mais il nous coûte si peu de pratiquer le bien en passant.

— Autrefois j'étais du même avis ; maintenant je ne le suis plus.

— C'est que vos bons sentiments se gâtent.

— Il n'y a à cela rien d'étonnant, dans ce pays de coquins.

— Eh bien, si je vous disais que les miens ne le sont pas encore à ce point ?

— Je ne vous croirais qu'à demi.

— Pourtant, c'est la vérité toute pure.

— Moi, voyez-vous, j'en ris.

— Et la preuve, c'est que nous allons faire ce que nous avons promis.

— Vous allez donc réellement vous occuper de ce bonhomme malade ?

— Oui.

— En principe vous avez raison ; en fait vous avez tort.

— Dans ce cas j'opte pour le fait.

— Du temps perdu, mon ami. Envoyez-lui plutôt quelques présents et partons.

— Vous croyez peut-être que les cadeaux le guériront ?

— Mieux que les drogues.

De Sambry se mit à rire.

— Drôle de médicament, parole d'honneur ! fit-il.

— Moi je suis pour celui-là.

— Je le regrette, mais nous y joindrons celui que prescrira Harris.

— Enfin, allons-y !

— Venez.

Deux minutes après, de Sambry, sir William et Harris quittaient la tente pour se rendre à la demeure du chef noir.

Le docteur s'était muni de sa pharmacie ambulante et de Sambry portait quelques menus présents, tels que trois ou quatre mouchoirs, une pincée de tabac et un vieux sabre rogné comme une misère.

On fut introduit chez le monarque.

Celui-ci, un vieux, très vieux bonhomme, à la peau ratatinée, au regard éteint, se tenait dans un coin de sa demeure, et ne bougea presque pas lors de l'entrée des visiteurs.

— Ce n'est plus un homme, grommela sir William, c'est une ombre.

— Raison de plus pour en avoir pitié, riposta de Sambry, d'autant plus qu'il est malade, comme vous le savez.

— Au fond, ce bonhomme m'intéresse, et vraiment, depuis que je l'ai vu, il me semble qu'il me plaît davantage.

On offrit les présents, et le vieillard accepta avec reconnaissance, mais sans toutefois montrer une très grande admiration.

— Pas assez, sans doute ? murmura sir William.

— C'est son affaire, répondit de Sambry ; s'il n'est pas content, il n'a qu'à nous les rendre.

— Il s'en gardera bien, allez !

Cependant on causa, et durant la conversation, Harris observa le vieux nègre.

— Il n'a plus longtemps à vivre, fit le docteur.

— Comment ?

— Nature épuisée, délabrement complet du système.

— Alors, pas de guérison ?

— Si, si, temporairement.

— Soit, guérissez temporairement.

— Je vais lui donner une bouteille à base d'extrait de viande renforcée de quelques autres fortifiants.

— All right ! conclut sir Darly. Ce moricaud a plus de chance que nous, car ces médicaments-là ne nous sont pas donnés tous les jours.

— Vous n'en avez, ma foi, pas besoin, ria le docteur ; vous avez véritablement de la santé à revendre.

— Heureusement, répondit l'Anglais en se rengorgeant.

De Sambry, qui voulait avancer en besogne, avait déjà repris

l'entrevue avec le monarque et lui faisait connaître qu'ils n'étaient que de passage sur son territoire, et qu'ayant appris que la maladie le tenait cloué dans sa demeure, ils venaient obligeamment offrir l'intervention de leurs fétiches pour chasser le mal du corps du roi.

Celui-ci eut un sourire d'incrédulité.

— Vos fétiches ne sont pas plus puissants que les nôtres, répondit-il. Rien ne saurait plus me rétablir. Mon sorcier a consulté nos dieux et ceux-ci ont répondu que mes heures sont comptées. Encore quelques levers du soleil et mon peuple devra élire un autre chef.

La conviction du vieillard était tellement profonde et résignée qu'elle émut sincèrement les Européens.

De Sambry essaya de le consoler.

— Vos dieux sont grands, dit-il, mais les nôtres sont plus grands encore. Si mon frère le veut, j'interrogerai nos fétiches et je suis persuadé qu'ils voudront trouver un remède à sa maladie.

— C'est inutile et peine perdue.

— Je vous assure que non.

— Mon sorcier a épuisé toutes les supplications.

— Votre sorcier en a omis une que moi je connais.

Un pâle rayon de doute ombragea les lèvres du nègre.

— Mon sorcier sait tout, fit-il.

— Et nous savons davantage, insista de Sambry. Laissez-nous faire, vous n'aurez qu'à vous en féliciter.

Toujours incrédule, le monarque ne répondit rien.

Le chef blanc fit un signe au docteur, qui étala sa boîte pharmaceutique.

— Voici notre fétiche, continua de Sambry. Nous allons le faire parler pour vous.

A la vue des objets brillants qui garnissaient la pharmacie de Harris, le vieux monarque ouvrit des yeux démesurés.

Toutes ces fioles reluisantes, toutes ces boîtes aux formes diverses, tous ces instruments entremêlant leurs reflets métalliques le frappèrent comme d'une sorte de stupeur.

On eut dit que cette contemplation lui engendrait une peur réelle.

Aussi, lorsque Harris déposa tout près de lui, le coffret magique, le monarque esquissa un mouvement de recul et s'en éloigna autant qu'il pût.

— Décidément, remarqua sir William, le courage n'est pas la vertu.

dominante de ces gens. Une simple boîte, tant soit peu scintillante, les effraie.

— Ils en voient si rarement, ajouta de Sambry.

— Quelles poules mouillées !

— Dites plutôt : quels malheureux !

— Le fait est qu'ils sont à plaindre.

Cependant le docteur, fouillant son soi-disant fétiche, en retira alternativement des fioles et des paquets, du contenu desquels il mélangea une partie dans un pot d'assez grande dimension.

Puis, son opération terminée, il le présenta au nègre.

— Dites-lui qu'il en prenne de suite, fit le docteur à de Sambry ; les effets seront presque instantanés.

De Sambry s'exécuta, mais le vieillard montra une certaine méfiance.

Il regarda le pot et se mit à le tâter en tous sens.

Ceci commençait à exaspérer sir William.

— Du diable ! s'écria-t-il ; on dirait qu'il le prend pour une bombe à la dynamite.

— Il faut pardonner à son ignorance, répondit le chef blanc.

— Très bien ; mais enfin qu'il se décide.

— Il se décidera, mon ami.

— Qu'il dise oui ou non.

— Il le fera.

— Si c'est oui, qu'il avale le médicament ; si c'est non, qu'il nous le rende ; nous trouverons bien de quoi le placer.

— Mon Dieu ! que vous êtes impatient.

— Ah, voilà qu'il s'y met enfin ! Ce n'est pas malheureux.

En effet, le vieillard, ayant probablement rassemblé tout son courage, venait de mettre la bouche à l'embouchure du pot et avala quelques gorgées de son contenu.

L'ingrédient dut lui plaire, car il reprit sa manœuvre.

Sir William eut un sourire.

— Le voici qui s'exalte ! fit-il. Voyez le gourmand !

— Diantre, maintenant vous réclamez encore.

— Je le crois bien, parbleu ! S'il y va de la sorte, il est capable de vider toute notre pharmacie en une demi-heure.

— Laissez-donc. Il en aura bien vite son compte.

— Mais, regardez encore ! Il ne fait qu'avaler.

Effectivement le monarque s'en donnait à cœur joie, et, autant son

hésitation et sa répulsion avaient été grandes dès le début, autant son envie était devenue énorme.

Il se gorgeait littéralement, se donnant à peine le temps de prendre haleine.

Le docteur, lui, était dans le ravissement et semblait suivre avec intérêt la marche de sa cure.

— Encore un qui va être satisfait de la science de nos dieux, dit-il.

— C'est donc vraiment une guérison? demanda de Sambry.

— Je ne vous ai pas dit que ce fût une guérison; mais tout simplement une rénovation de vitalité, qu'il faudra entretenir au moyen des mêmes médicaments, prises à époques successives.

— Enfin, c'est toujours ça.

— C'est même beaucoup, puisque je vais laisser à ce vieillard suffisamment de drogues pour se soutenir pendant assez longtemps.

Pendant que les explorateurs causaient ainsi, le régime de Harris faisait merveille.

Le roi nègre, ragaillardi soudainement, se sentait circuler dans les veines un sang bien plus chaud, et dans le cerveau des idées plus jeunes.

C'était la première période des forces qui lui revenaient.

Le docteur avait évidemment augmenté un peu la dose pour en arriver à un résultat aussi immédiat, mais il avait cru le faire dans l'intérêt même de la cause commune et afin de proclamer, une fois de plus, la supériorité des fétiches blancs sur les dieux nègres.

D'ailleurs, cette espèce d'insufflation excessive ne présentait aucun côté dangereux et formait uniquement une opération contraire aux règles de la science prudente.

Ainsi que le docteur l'avait prédit, le résultat fut inattendu.

Le vieillard se redressa avec facilité, put mettre en mouvement ses bras et ses jambes et redevint d'une verdeur qu'il ne se savait certainement plus posséder.

Il s'approcha de la boîte pharmaceutique et se jeta à genoux devant elle, en se confondant en forces révérences.

— Les dieux des blancs sont d'une grande puissance! s'écria-t-il.

— Ce sont eux qui vous ont guéri, se hâta d'ajouter de Sambry.

— Je leur ferai des sacrifices.

— C'est inutile. Ils n'en réclament point.

— Je connais mon devoir; je leur en ferai quand même.

— Vous feriez mal

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils le défendent.

On eut beaucoup de peine à implanter dans le cerveau du pauvre vieux que les fétiches des blancs sont plus humanitaires que ceux des nègres, et que sacrifier des vies humaines c'est commettre des crimes. Il s'entêtait à l'exécution de sa promesse, et ce ne fut qu'au bout d'une longue discussion qu'on le décida à abandonner son plan, en le menaçant de lui retirer ce que les fétiches blancs venaient de lui donner pour reconstituer sa santé aussi subitement.

Cet argument-là fut concluant.

Non-seulement les Européens l'employèrent comme tel, mais, afin de rendre son bienfait plus efficace, Harris fabriqua à la hâte, un nouveau pot de médicaments semblables, dont il fit cadeau au monarque, avec accompagnement des conseils nécessaires et des recommandations *ad hoc*.

Le vieillard, pétri de gratitude, fit chercher par un de ses esclaves, ses deux plus belles chèvres et les offrit en présent aux explorateurs.

Mais ce qui était beaucoup plus intéressant pour ces derniers, ce furent les renseignements que de Sambry, profitant de la bonne circonstance, sut soutirer au vieux roi.

Il apprit notamment que Calao et ses troupes avaient passé dans le voisinage, la veille même ; qu'ils avaient campé non loin du village, et que le négrier en personne avait fait une visite au monarque noir.

De cette visite était résulté une conversation ayant pour but de connaître des détails sur la situation du pays au point de vue de l'exploitation du trafic d'esclaves, et finalement, le fameux et redoutable négrier avait déclaré au vieillard qu'il allait diriger ses explorations dans la direction du fleuve Kassai.

Cette nouvelle tombait comme un coup de foudre au milieu des voyageurs.

Calao se dirigeant vers le Kassai !

Mais, c'était la capture des malheureux Européens qui se trouvaient à Gama-Damala, sans défense, sans armes, incapables de résister à la moindre attaque, malades, exténués.

C'était, pour ces frères, l'esclavage ou la mort.

Et Calao était déjà en route ! L'indigène devait en être sûr, puisqu'il venait de voir le négrier et de lui causer.

Quelle terrible révélation, et quelle situation perplexe !

Toute hésitation était impossible ; toute attente eût été une lâcheté, un crime.

De Sambry et ses amis le comprirent et résolurent d'agir sans délai.

— Lançons-nous sur les pas de Calao, fit-il ; nous l'avons battu ; nous le battons encore. Cependant, n'attaquons pas inutilement et ayons pour premier objectif le secours de nos frères là-bas, sur le Kassai.

— C'est bien ainsi que je l'entends, ajouta le docteur. D'abord ceux-là.

— Evidemment, conclut sir William ; mais gare à Calao, s'il se trouve sur notre route !

XII

RENSEIGNEMENTS PRÉCIEUX

On partit presque séance tenante, et courageusement.

— Observons bien ce qui se passe autour de nous, dit le chef, et tenons nos fusils prêts. Je ne sais ce qui me démange, mais il me semble que je vois continuellement devant mes yeux la figure de Calao.

— Il est de fait, répondit sir William, que nous devons nous attendre à nous cogner contre ses bandes, car c'est toujours à nous que le hasard réserve ces sortes de surprises.

— Pour ma part, ajouta Mwama, je ne pense pas que le négrier nous attaquera pendant le jour, si attaque il y a.

— Il n'osera plus ! exclama Darly avec véhémence.

— Il ose tout, maître ; mais il le jugera imprudent.

— C'est pourquoi nous devons veiller sans cesse, reprit le chef. En même temps nous devons nous hâter d'arriver au Kassai, afin que nos frères sans défense ne soient pas surpris par ces pirates de terre.

— S'il les trouve avant nous, leur perte est certaine.

— D'autant plus qu'il prendra une revanche terrible.

Tout en causant de la sorte, les explorateurs poursuivirent leur route, au milieu du calme parfait de la nuit.

Par mesure de prudence comme toujours en pareille circonstance, il y avait d'abord tiré des coups de feu, n'importe pour